

DEAN JOBB

L'AFFAIRE 
DU DR CREAM

DE QUÉBEC À LONDRES:
LA TRAQUE D'UN TUEUR EN SÉRIE
À L'ÈRE VICTORIENNE

Traduit de l'anglais (Canada)
par Marie-José Thériault

I

**« LE PIRE
DES CRIMINELS »**

Londres • 1891



« UNE GRANDE VILLE SOUS LE JOUG DU PÉCHÉ »

REVÊTU D'UN MACKINTOSH CONTRE LES AVERSES, un haut-de-forme sur son crâne dégarni, un homme se présenta à la porte d'une maison en rangée au 103 Lambeth Palace Road. Il dit à la logeuse qu'il s'appelait Thomas Neill et qu'il désirait louer une chambre. Il prit celle de l'étage, à l'arrière. Le 7 octobre 1891, Cream était de retour à Lambeth, un dédale étouffant de taudis crasseux et de fumées d'usines sur la rive de la Tamise opposée aux splendeurs gothiques des Chambres du Parlement. Il connaissait très bien ce quartier de Londres. Son garni était en face de l'hôpital St. Thomas, où il avait étudié la médecine plus de dix ans auparavant. Il remarqua que depuis sa dernière visite un nouvel édifice avait été érigé tout juste en aval de Big Ben. Avec sa façade constituée de bandes alternées de brique rouge et de pierre blanche sur des fondations en granit extrait du sol par des détenus de Dartmoor et d'autres prisons, il abritait le nouveau quartier général de la Metropolitan Police – la MET –, mieux connue sous l'appellation de Scotland Yard.

Cream était au cœur de la plus grande ville du monde, la capitale d'un empire à son zénith. Des zones écarlates sur les globes terrestres et les mappemondes délimitaient les territoires

L'AFFAIRE DU DR CREAM

et les colonies lointains de la Grande-Bretagne – et les dizaines de millions d'individus – soumis au règne de la reine Victoria. Londres était une métropole tentaculaire de plus de cinq millions d'habitants, un resplendissant bastion de richesse et de pouvoir édifié sur la pauvreté, le crime et le désespoir. Les flèches des églises et le dôme de la cathédrale Saint-Paul, sorte de théière géante, étaient pointés vers le ciel depuis un océan de toitures en ardoise et de cheminées qui crachaient une fumée noire de suie. Une cohue d'équipages, de fiacres, de fourgons et d'omnibus encombraient les grandes rues. Le soir, les trottoirs devenaient des rivières de melons et de grands chapeaux à plumes quand hommes et femmes se déplaçaient tels des fantômes dans un monde inquiétant où le brouillard sinistre estompait la lueur vacillante des becs de gaz. Des voleurs à la tire, en quête de montres et de portefeuilles, se frayaient un chemin parmi la foule. À la recherche de clients, des prostituées scrutaient les auditoires des théâtres et des music-halls du West End ou déambulaient le long du Strand voisin, faisant ainsi de cette grande artère animée « un des scandales de Londres », comme s'en était plaint un observateur. Les riches enclaves de



Le Strand en 1890. Cream a beaucoup fréquenté cette artère animée de Londres.
(Science and Society Picture Library, Londres, image 10436070)

la minorité privilégiée côtoyaient les immondes et dangereux bas quartiers tels Whitechapel où, trois ans auparavant à peine, le célèbre Jack l'Éventreur avait brutalement assassiné cinq femmes. Selon un rédacteur du *Daily Chronicle*, Londres était la Sodome et Gomorrhe des temps modernes, « une grande ville sous le joug du péché ».

Lambeth disputait à Whitechapel le titre de quartier de la ville le plus pauvre, le plus sale et au taux de criminalité le plus élevé. La police elle-même n'y était pas en sécurité – un bleu à sa première patrouille à Lambeth fut défenestré pour avoir confronté des voyous. Quand le journaliste Henry Mayhew voulut lever le voile sur le monde interlope londonien du dix-neuvième siècle, il se dirigea vers « la colonie bien connue de jeunes voleurs à Londres ». Il découvrit que des enfants de cinq ans à peine sillonnaient les rues en haillons et volaient pour survivre. « Fagin, Bill Sikes et Oliver Twist auraient été chez eux dans le Lambeth victorien, a écrit le célèbre auteur Simon Winchester. C'était l'essence même de la Londres de Dickens. »

La fumée et la suie des usines de Lambeth rendaient l'air étouffant. La fonderie de Maudslay forgeait des pièces de machines à vapeur, de pompes et d'autres merveilles mécaniques qui faisaient fonctionner la période victorienne. La célèbre entreprise de poterie de Henry Doulton fabriquait des cruches, des mitres de cheminées et des tuyaux de vidange en terre cuite. Des trains soufflaient et claquaient au-dessus des têtes sur des voies surélevées qui fendaient le quartier en deux. Ils allaient vers la gare de Waterloo, l'un des plus importants terminus de la ville. Des milliers de personnes – travailleurs, voyageurs en partance pour le sud de l'Angleterre, passagers des navires à vapeur arrivant de l'étranger par Southampton – franchissaient ses portes chaque jour. Même les morts dérangaient les vivants. Les cimetières de Londres étaient si surpeuplés qu'un chemin de fer dédié, la ligne Necropolis, transportait les dépouilles d'une gare locale aux cimetières situés au sud de la ville. Dans les mots de l'historien de Londres Peter Ackroyd, Lambeth « était un dépôt, dans tous les sens du terme ».

C'était aussi « le plus obscène et le plus infect » des quartiers chauds de la ville. Les environs de la gare de Waterloo, qui

L'AFFAIRE DU DR CREAM



Londres au temps de Thomas Neill Cream, 1891-1892.

attiraient les filles de joie, reçurent le sobriquet de Whoreterloo (de *whore* : putain). Les piliers en maçonnerie des voies surélevées de la gare leur offraient des endroits retirés où elles pouvaient se livrer à leur petit commerce. Un résident du quartier se plaignit que cette suite « d'arcades sombres et humides encourageait le segment le plus louche de la population ».

La presse qualifiait les prostituées de « malheureuses », mais certaines des femmes qui travaillaient dans des lupanars, faisaient le tapin ou racolaient des clients dans les music-halls de Lambeth tels le Canterbury et Gatti's-in-the-Arches considéraient qu'elles avaient de la chance. La vie des jeunes femmes issues de familles pauvres et en difficulté était précaire. Il suffisait d'un malheur inattendu tels le décès d'un parent ou d'un mari, une séparation ou une rupture, la perte d'un poste mal rémunéré de domestique ou de travailleuse en usine pour qu'elles en soient réduites à se débrouiller seules. Certaines femmes de la classe ouvrière se tournaient vers la prostitution, ainsi que le fit remarquer la chercheuse britannique Kathryn Hughes dans une étude sur la vie et les comportements à l'époque victorienne, quand « les revenus issus de leurs activités physiques habituelles en tant que modistes, domestiques ou employées d'usine s'avéraient insuffisants ». Le trafic du sexe, fût-ce pendant quelques semaines ou quelques mois, était parfois la seule solution. Il leur offrait aussi ce que le monde victorien refusait à la plupart des femmes, quel que soit leur statut social : un revenu et leur indépendance. Une prostituée de Lambeth dit à Mayhew qu'elle empochait jusqu'à quatre livres par semaine, infiniment plus que ce qu'elle gagnait à « bosser comme une esclave » en tant que domestique à Birmingham.

Les prostituées étaient apparemment omniprésentes à Lambeth. Il y avait « plus de femmes que jamais dans les rues, et elles sont plus impudentes et tenaces », se lamenta le révérend G. E. Asker de l'église St. Andrew. Même lui se faisait accoster lors de ses déplacements dans le quartier. « Les lupanars sont de véritables enfers, ajouta Asker. On y entend souvent hurler, crier "au meurtre" et ainsi de suite. »

Le nouveau résident de Lambeth en ferait un terrain de chasse idéal.



Mary Cream n'avait que quatorze ans quand son frère aîné quitta la maison familiale pour poursuivre des études de médecine. Elle évoqua certains fragments de sa vie perturbée, les postes de médecin qu'il avait occupés en Ontario et à Chicago, sa condamnation pour meurtre. Quand elle le revit à Québec à l'été 1891 pour la première fois en près de vingt ans, elle ne reconnut pas l'homme qu'il était devenu. « Il était très rebelle et nerveux, se rappela-t-elle. Il n'avait pas toute sa tête. »

Cream était arrivé à Québec le 2 août, peu après sa sortie de la prison de Joliet. Il était âgé de quatre ans quand sa famille avait émigré d'Écosse au Canada et s'était installée dans la capitale de la province de Québec. Son père, William Cream, avait dirigé une importante société d'exportation de bois d'œuvre et possédait une immense fortune au moment de sa mort en 1887. Cream séjourna presque six semaines en ville, chez son frère Daniel. Les membres de sa famille se mirent à l'appeler Thomas Neill. « Il souhaitait renoncer, et renonça, au patronyme Cream du fait de ses malheureux ennuis », nota Thomas Davidson, un homme d'affaires de Québec, ami de la famille. Personne ne se douta que d'autres motifs puissent être à l'origine de ce changement de nom.

« Ses actions étaient parfois celles d'un esprit troublé », se remémora Jessie Read, l'épouse de Daniel Cream. « Son comportement changeait, il devenait quelqu'un d'autre », un instant surexcité et maniaque, l'instant d'après, le regard vide. Davidson, qui attribuait le « dérangement mental » et l'esprit « déséquilibré » de Cream à sa longue incarcération, fut indigné quand Thomas s'en prit « d'une façon absolument scandaleuse » à l'une de ses sœurs, possiblement Mary Cream, qu'il traita de menteuse et de fille de joie. Il répéta ces « atroces calomnies », nota ultérieurement Davidson, dans une lettre que Thomas expédia aux amis de sa sœur.

Davidson et Daniel Cream conçurent le projet de l'envoyer à l'étranger, se disant qu'un nouveau départ pourrait sans doute rendre à Thomas sa santé mentale et physique. Au moins, ils n'auraient plus à composer avec son comportement imprévisible

et injurieux. En leur qualité de liquidateurs, Daniel et Davidson puisèrent dans la succession de William Cream une somme équivalant aujourd'hui à vingt-trois mille dollars américains pour aider Thomas à se remettre sur pied. Daniel comptait l'envoyer à Glasgow, non loin de sa ville natale de Barony, où il avait de la famille. Ils optèrent finalement pour Londres, que Cream connaissait depuis sa résidence à l'hôpital St. Thomas à la fin des années 1870. Un transatlantique à vapeur l'aurait déposé à Liverpool en un peu plus d'une semaine, mais ils lui préférèrent un voilier plus lent. « Nous pensions, expliqua plus tard Davidson, que cette longue traversée et ce changement de décor radical lui rendraient sa santé mentale et physique. »

Le 9 septembre, à la veille d'appareiller pour l'Angleterre, Cream rédigea un testament. Il affirma être « sain d'esprit » et fit curieusement de sa belle-sœur Jessie Read sa liquidatrice et unique héritière. Il lui laissait à sa mort la totalité de ses biens et tout legs que pourraient lui devoir les successions de ses parents décédés. Cream pressentait-il un malheur imminent, croyait-il ne pas revenir de ce séjour en Angleterre ? Le testament, qui tient en deux paragraphes rédigés dans l'écriture soignée et droite qui serait bientôt si familière aux enquêteurs de Scotland Yard, ne laissait pas entrevoir ses mobiles.

Il quitta la ville de Québec le lendemain matin. Le 1^{er} octobre, après vingt jours en mer, il griffonna un billet à l'intention de Daniel Cream pour lui annoncer son arrivée en Angleterre.



Cream prit ses habitudes au restaurant de la Adelaide Gallery de Gatti, dans le Strand. Avec son élégant décor de plafonds voûtés, de vitraux et d'ornements de plâtre dans une palette bleu et or, l'endroit était très couru des gens de théâtre. Acteurs et auteurs dramatiques des salles voisines occupaient bon nombre de ses tables à plateau de marbre. Un jour que presque toutes étaient prises, Cream en partagea une avec un autre client.

Il lui dit s'appeler Thomas Neill. Il était distingué, vêtu avec goût, et « c'était un homme cultivé qui avait beaucoup voyagé »,

se remémora l'autre convive. Ils dînèrent ensemble très souvent. Cream préférait le pain et le fromage accompagnés de bière ou de gin aux œufs de pluviers et autres mets délicats au menu. Il disait beaucoup aimer fréquenter les music-halls de la ville. Il parlait d'argent et semblait obsédé par les poisons. Mais son sujet de conversation de prédilection était les femmes.

« Son langage pour parler d'elles n'était pas le moins du monde tolérable ou agréable », dut admettre son compagnon de table. Cream avait sur lui une collection de photographies pornographiques qu'il prenait plaisir à montrer à son nouvel ami et aux autres convives. Nerveux et agité, il ne tenait pas en place même quand il buvait un verre au bar. Il était toujours en train de mastiquer ou de mordiller quelque chose, de la gomme à mâcher, du tabac, l'extrémité d'un cigare, et ses mâchoires « bougeaient machinalement comme celles d'une vache qui rumine ». Il semblait se méfier du moindre client ou garçon de table qui s'approchait de lui. Il souriait rarement, son rire semblait forcé et sonnait faux, comme celui d'un méchant de mélodrame. Les gens ne pouvaient s'empêcher de remarquer sa loucherie de l'œil gauche qui l'affublait d'une expression démente et sinistre. Cream soutint plus tard qu'il était venu à Londres pour consulter un spécialiste de l'œil et qu'il avait pris rendez-vous dès son arrivée avec un opticien de Fleet Street. James Aitchison diagnostiqua une hypermétropie, autrement dit une presbytie, et dit que ce défaut de convergence brouillait sa vision et lui occasionnait de violents maux de tête. Cela durait depuis l'enfance, conclut Aitchison, si bien que Cream avait besoin de lunettes correctrices depuis des années. Il lui en remit deux paires.

Plus Cream se dévoila à son compagnon de table, plus celui-ci en fut troublé. « Il était absolument pervers et ne semblait vivre que pour assouvir ses passions, se souvint-il. Il avait des habitudes et des goûts des plus dépravés. » Il ne cachait pas non plus sa consommation de drogues. Cream avalait constamment des pilules, trois ou quatre à la fois, disant qu'elles contenaient de la cocaïne, de la morphine et même de la strychnine, un poison mortel qui, intégré dans certains médicaments en quantités infinitésimales, agit comme un stimulant. Ces pilules

soulaçaient ses maux de tête, disait-il. Il semblait ravi d'ajouter qu'elles étaient également aphrodisiaques.

Cream s'était rendu compte qu'il pouvait plus facilement se procurer des narcotiques et des poisons à Londres. Entrant dans une pharmacie de Parliament Street, à un jet de pierre du nouveau quartier général de Scotland Yard, il dit être un médecin américain venu suivre des cours à l'hôpital St. Thomas. Le commis, John Kirby, ne trouva pas le nom de Thomas Neill dans le registre des médecins habilités de la pharmacie. « Je n'ai pas l'habitude de vendre des poisons à des individus dont le nom ne figure pas à mon registre », dit-il plus tard. L'accès aux poisons était limité par la loi. Si Cream n'était pas en mesure de prouver qu'il était médecin, une personne connue du pharmacien devrait se porter garante de lui. Mais Kirby dérogea à la règle et crut son nouveau client sur parole. Cet automne-là, il exécuta plusieurs ordonnances de Cream pour de l'opium et de la strychnine. Quand Cream voulut des capsules de gélatine vides dans un format peu courant en Grande-Bretagne, Kirby lui en dénicha chez un fournisseur. Les médecins et les pharmaciens les remplissaient de substances trop amères pour être avalées telles quelles.

Cream ne dit rien de ce qu'il comptait faire de la strychnine ou des capsules difficiles à trouver. Kirby ne lui posa pas de questions.

« LA FIÈVRE DÉTECTIVE »

« **R**ESSENTEZ-VOUS UNE FORTE CHALEUR au creux de l'estomac, Monsieur ? et un battement désagréable au sommet du crâne ? [...] » demande Gabriel Betteredge, majordome de la maison de lady Verinder, à un autre personnage du roman de 1868, *La Pierre de lune* (*The Moonstone*). « Vous l'attraperez sûrement. [...] C'est ce que j'appelle la fièvre détective. »

Avec cette histoire pleine de rebondissements autour d'un diamant précieux (la pierre de lune du titre), Wilkie Collins créa l'un des premiers personnages de détectives de la littérature anglaise, le sergent Cuff, de la police de Londres. Les lecteurs peuvent être rassurés : « Il n'a pas son pareil dans toute l'Angleterre pour résoudre une énigme. » La première tâche qui l'attend dans *La Pierre de lune* est l'examen minutieux de la pièce où la pierre a été gardée. « Mon expérience personnelle dans les méandres des plus sales pratiques de ce sale petit monde ne m'a encore jamais mis en face d'une broutille », réplique-t-il à un collègue qui doute de la validité d'une pièce à conviction. Plus loin dans son enquête, il affirme sans ambages : « Je ne soupçonne pas. Je sais. » Betteredge, qui observe Cuff mener son enquête, devient bientôt un mordru de résolution des énigmes.

Les lecteurs victoriens aussi. Au dix-neuvième siècle, la criminalité et le meurtre étaient de véritables obsessions. Un marchand de journaux londonien déclara que « rien ne vaut un meurtre excep-

tionnel ». Les lecteurs recherchaient le « sensationnel » et le plaisir de plonger par procuration, à une distance de sécurité, dans un gouffre de malveillance et de scandale. Un historien britannique des sociétés y vit une forme de pornographie, un plaisir coupable qui trouvait sa satisfaction dans les journaux, les livres et le théâtre. Les écrivains se démenaient pour pondre des romans inspirés du dernier scandale, tandis qu'à Londres, les producteurs de spectacles portaient parfois les crimes à la scène avant même que le prévenu n'ait subi son procès. Les collectionneurs de souvenirs pouvaient acheter des figurines en céramique de tueurs et de victimes. À l'image de l'*Illustrated Police News* et d'autres lucratifs journaux jaunes remplis de faits divers criminels, la presse de grande diffusion publiait des comptes rendus hauts en couleur de morts violentes et des procès qui s'ensuivaient. On allait jusqu'à s'excuser auprès des lecteurs quand on ne leur donnait à lire que de banales descriptions de « crimes ordinaires ». En 1861, une publication de Londres, *The Spectator*, fit un survol des faits marquants de la semaine précédente dans les tribunaux britanniques : deux femmes avaient empoisonné leurs enfants ; un pensionnaire avait tué sa logeuse ; un médecin avait pratiqué un avortement fatal ; un homme était accusé d'avoir tenté de tuer son fils lors d'un différend à propos d'un héritage. Cela mis à part, nota le journal, « la semaine a été terne ».

Le meurtre pouvait aussi s'apprécier en personne. On affluait sur les scènes de crime dans l'espoir d'apercevoir la maison ou la ruelle où un meurtre avait été commis. On se bousculait pour avoir des places à la Haute Cour criminelle de Londres, Old Bailey, afin d'assister au rituel du procès et de la déclaration de culpabilité. Le magazine satirique *Punch* se moqua de ce voyeurisme en publiant une fausse dépêche au sujet d'un procès en cours : « Mince alors ! C'est encore plus passionnant que l'opéra, déclara une femme à une amie. Et le plus merveilleux, c'est que c'est vrai. »

Des dizaines de milliers de personnes venaient souvent assister au dernier acte de la tragédie, l'exécution du coupable. Ces veilles malsaines persistèrent même après qu'eurent été bannies les pendaisons publiques en Angleterre, en 1868. Une foule bruyante continua à s'assembler à l'extérieur des prisons le jour d'une exécution, poussant des acclamations quand la mort de l'assassin était

confirmée. Ceux qui n'avaient pas la chance de voir le coupable pendu haut et court pouvaient visiter la Chambre des horreurs du musée Madame Tussauds, à Londres, où étaient exposées des figures en cire de meurtriers célèbres. L'essayiste anglais Thomas De Quincey fait la satire de cette soif de sang dans un ouvrage au titre provocateur, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*. Et dans *Blackwood's Magazine*, il écrit ceci : « La création d'un bon meurtre exige bien plus que deux idiots, celui qui tue et l'autre qui est tué, un couteau, un sac à main et une ruelle sombre. » Les gens du peuple se satisfont sans doute d'« une copieuse effusion de sang », mais « le connaisseur éclairé fait preuve d'un plus grand raffinement dans ses goûts ».



La création, en 1829, de la Metropolitan Police de Londres (MET) et de sa section des enquêtes en 1840 introduisit un nouveau personnage dans ces crimes et châtiments spectaculaires : l'enquêteur professionnel. Charles Dickens fut le premier à populariser le travail des détectives de Scotland Yard. Il acclama leur « intelligence inhabituelle » et leur sens de « l'observation attentive et de la perception rapide » dans un article de magazine publié en 1850. L'un d'eux, l'inspecteur Charles Field, servit de modèle quelques années plus tard au personnage de M^r Bucket, l'inspecteur du roman de Dickens, *Bleak House*. Bucket, « visiblement réfléchi et à l'œil de lynx », cerne facilement les situations et les gens. « Rien ne lui échappe », écrit Dickens.

Wilkie Collins puisa aussi son inspiration parmi le personnel de la section des enquêtes. Le sergent Cuff lui fut inspiré par l'inspecteur-détective Jonathan Whicher de Scotland Yard – l'homme et le personnage étaient aussi de fervents jardiniers – tandis que l'intrigue de *La Pierre de lune* se fondait sur une des affaires les plus célèbres et les plus curieuses de Whicher, le meurtre d'un enfant, en 1860, dans un domaine rural, Road Hill House. Mais Dickens et Collins n'étaient pas les premiers écrivains de polars. Edgar Allan Poe avait créé ce genre au début des années 1840, quand les premiers enquêteurs étaient descendus

« LA FIÈVRE DÉTECTIVE »

dans les rues de Londres, avec la nouvelle « The Murders in the Rue Morgue » (« Double assassinat dans la rue Morgue ») et d'autres nouvelles mettant en scène C. Auguste Dupin, un détective amateur qui résout des mystères et des crimes grâce à ses raisonnements logiques. Mais le plus grand de tous émergea dans les années 1880 de l'imagination d'un médecin natif d'Édimbourg bien décidé à se forger une nouvelle carrière comme écrivain. Arthur Conan Doyle maria la logique du Dupin de Poe au sens de l'observation et aux déductions rapides d'un médecin en chair et en os qui avait été l'un de ses professeurs de médecine, Joseph Bell. Il incarna cette « nouvelle conception du détective » dans un personnage emblématique qui se révélerait bientôt au monde entier sous le nom de Sherlock Holmes.



Le médecin devenu écrivain, Arthur Conan Doyle, a créé le personnage emblématique de Sherlock Holmes – « une nouvelle conception du détective » – au milieu des années 1880. (Collection de l'auteur)

Holmes et son partenaire en résolution de crime, le D^r John Watson, firent leurs débuts en 1887 dans *A Study in Scarlet* (*Étude en rouge*), un polar d'abord paru dans le magazine *Beeton's Christmas Annual*, avant d'être publié en volume. Un critique du journal d'Édimbourg *The Scotsman* encensa cette histoire envoûtante qui démontrait qu'« un authentique détective doit faire appel à son sens de l'observation et de la déduction ». Ce récit posa les fondements d'un univers que des millions de lecteurs allaient connaître. Holmes et le D^r Watson, le narrateur, partagent un logement au 221B Baker Street, où ils reçoivent une kyrielle de clients désespérés et d'enquêteurs de Scotland Yard décontenancés. Holmes déploie ses formidables pouvoirs d'observation et révèle des détails à propos de ses visiteurs avant même que ceux-ci n'aient eu le temps d'ouvrir la bouche. Il se définit lui-même comme un « détective conseil » : quand la police échoue à résoudre un crime, elle sollicite son aide. « Ils me présentent tous les éléments de preuve dont ils disposent et, en général, je suis en mesure de mettre les choses au point grâce à ma connaissance des faits. »

Une deuxième aventure de Holmes, *The Sign of the Four* – devenu plus tard *The Sign of Four* (*Le Signe des quatre*), une histoire de meurtre, de trahison et de trésor perdu, fut publiée en Angleterre et aux États-Unis en 1890. Un chroniqueur américain prédit avec justesse que ce récit était « destiné à devenir un classique du genre ». Les lecteurs savaient maintenant que Holmes était expert en poisons et en substances chimiques, qu'il avait publié un ouvrage sur le thème ésotérique des diverses sortes de cendre de cigare et qu'il tenait à jour un registre encyclopédique des crimes et des criminels. Ils l'avaient accompagné dans ses fouilles des scènes de crime, verre grossissant à la main, à la recherche d'empreintes de bottes et de traces de boue et de sang, entre autres indices. Surtout, ils l'avaient vu voler la vedette à l'infortuné inspecteur Lestrade et à d'autres enquêteurs nonchalants de Scotland Yard. Quand la police de Londres était « dépassée par les événements » – dans *Le Signe des quatre*, Holmes observe dédaigneusement que c'est là « son état normal » –, il vient à son secours. « Vous avez élevé la détection au plus près du rang de science exacte qu'elle ne le sera jamais », note Watson.

Conan Doyle ressuscita Holmes et le Dr Watson à l'été 1891, soit un peu avant que Thomas Neill Cream ne débarque à Londres, dans une série de nouvelles publiées dans le *Strand Magazine*. Grâce à un important bassin de lecteurs et au format feuilleton, Holmes fit sensation. L'appétit du public pour les histoires de meurtre et les polars fut « presque insatiable », écrit l'expert en romans policiers John Curran. Les lecteurs assaillaient les kiosques à journaux et les librairies, avides de payer six pence pour la dernière aventure de Sherlock Holmes. Au dire d'un témoin, « les cohues aux étalages des gares l'emportaient même sur celles que j'ai pu voir dans les ventes au rabais ». Ajustant leurs heures d'ouverture au nombre croissant d'amateurs de Holmes, les librairies fermaient tard le soir le troisième jeudi du mois, jour de publication du *Strand*, pour que les lecteurs puissent dévorer sa dernière aventure. Selon une estimation, deux millions de personnes en Angleterre, sur une population instruite d'environ sept millions d'individus à l'époque, lisaient le *Strand*. Partout aux États-Unis, les grands quotidiens reprenaient chaque tranche du feuilleton, valant ainsi au détective de nombreux fidèles américains.

Holmes était le héros fictif idéal à une époque où solutionner des mystères tenait du péché coupable. Selon l'historienne et critique littéraire britannique Judith Flanders, « les crimes commis passionnaient moins les lecteurs que la façon dont ils étaient résolus ». Cream, qui allait bientôt beaucoup s'intéresser au travail des enquêteurs londoniens, fut sans doute de ceux chez qui les pages de *La Pierre de lune*, de *La Maison d'Âpre-Vent* et des histoires d'Edgar Allan Poe provoquèrent une « fièvre détective », puisque tous ces textes figuraient sur les étagères de la bibliothèque du pénitencier d'État de l'Illinois.



Tandis que Dickens et Collins avaient fait des détectives de Scotland Yard des personnages héroïques et futés, le Lestrade de Conan Doyle contribua à perpétuer un tout nouveau stéréotype, le policier stupide et empoté. D'une histoire à l'autre, des indices

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avis aux lecteurs</i>	8
<i>Prologue: Des fantômes.</i>	11
I. « LE PIRE DES CRIMINELS »	19
1. « Une grande ville sous le joug du péché »	21
2. « La fièvre détective »	30
3. Ellen Donworth	38
4. Matilda Clover	44
5. « Un “loup-garou” humain »	50
II. L'EMPOISONNEUR DE LAMBETH	55
6. Louisa Harvey	57
7. Des lettres de chantage	61
8. « Un homme vil et sans raffinement »	69
9. Alice Marsh et Emma Shrivell	76
10. Un remède amer	82
11. « Un drôle de client »	95
12. Le suspect	103
13. « Il y a erreur sur la personne »	110
III. UNE MAIN AMIE	115
14. Jarvis de Scotland Yard	117
15. « Un jeune homme exceptionnellement doué »	121
16. « L'instinct animal »	131
17. Flora Eliza Brooks	142
18. L'étudiant n° 2016	148

19. Une mort prématurée	156
20. Le permis d'exercer	160
21. Catharine Hutchinson Gardner	165
22. Par une personne inconnue	175
IV. L'ENQUÊTE	183
23. Les pièces manquantes du puzzle	185
24. Une résurrection	197
V. CRIMES ET CHÂTIMENT	205
25. Mary Anne Matilda Faulkner	207
26. « Pure Cream »	220
27. Ellen Stack et Sarah Alice Montgomery	228
28. Un ignoble complot	238
29. Daniel Stott	241
30. « Crooked Cream »	250
31. Le matricule 4374	260
32. « Aussi innocent qu'un enfant à naître »	273
33. Une chasse aux fantômes	281
VI. « JACK L'EMPOISONNEUR »	287
34. « Une façon de procéder systématique et délibérée »	289
35. « Un meurtre si diabolique »	303
36. « Fou, mais pas au sens de la loi »	307
37. Le couloir de la mort	319
38. « Je suis Jack... »	323
<i>Épilogue: « Une horrible tragédie élisabéthaine »</i>	<i>330</i>
<i>Les personnages</i>	<i>342</i>
<i>Sources</i>	<i>347</i>
<i>Remerciements</i>	<i>423</i>